

Accueil › Art & culture › Des Livres & Vous...

DES LIVRES & VOUS...

Malraux, le « vif-argent » et l'épreuve de la métamorphose



Par Aratz Irigoyen 2 Février 2026

629 vues 1 Commentaire(s)



MALRAUX, GISORS, TEMPLIERS : QUAND LE TRÉSOR N'EST PAS SOUS LA TERRE MAIS DANS LE REGARD



La *Revue des Deux Mondes* frappe juste en choisissant André Malraux comme figure-anniversaire. La couverture tranche comme une devise et comme un couteau, « *La liberté n'a pas toujours les mains propres, mais il faut choisir la liberté.* » Et le numéro installe d'emblée un Malraux mobile, insaisissable, presque chimique, un être de passage, un « *vif-argent* » pour reprendre le titre de l'éditorial d'Aurélie Julia. Ministre et aventurier, écrivain et stratège, homme d'art et homme d'action, il refuse la case unique, il défait les étiquettes, il échappe.

Rappelons-le, 2026 marque bien le **cinquantenaire** de la disparition de l'écrivain, aventurier, résistant, homme politique – **Ministre des Affaires culturelles du 22 juillet 1959 au 20 juin 1969, soit 9 ans, 10 mois et 29 jours** – et intellectuel André Malraux (1901-1976). Le numéro le revendique explicitement.

Ce que le dossier raconte, et ce qu'un Franc-maçon y entend

L'éditorial d'Aurélie Julia donne le ton en attaquant par une question qui ressemble à un interrogatoire initiatique. « *Qui êtes-vous, André Malraux. Un ministre. Un résistant. Un orateur. Un romancier.* » Puis elle pousse l'homme dans ses contradictions, et le portrait devient une leçon sur les masques, sur l'invention de soi, sur cette tentation de se faire personnage. L'éditorial ose même une formule qui, pour nous, est un avertissement d'atelier. Malraux, écrit-elle en substance, ressemble parfois à ces « *papillons de nuit attirés par la lumière* », qui, éblouis, peuvent « *perdre leur discernement* ». Voilà un mot clé. Le discernement. La lumière n'est pas un projecteur, elle est une épreuve.



André Malraux : Le vif-argent

JAN 29, 2026 / AURÉLIE JULIA

Le cœur du dossier, pour notre lecture, tient surtout dans l'article de Sophie Doudet, « Ce devrait être autrement »

L'auteure ne cherche pas à « sauver » Malraux à tout prix. Elle rappelle au contraire combien l'homme irrite, divise, agace, et comment cette gêne fait partie du personnage. Elle commence même par le dire frontalement. Lire, commenter, enseigner Malraux expose à une forme d'étonnement, voire de désapprobation, tant la litanie des reproches revient, interminable, comme une antienne.

Mais Sophie Doudet propose une clef qui, pour nous, maçons, résonne immédiatement. La **métamorphose**. Elle la formule dans un intertitre splendide, comme un programme de travail. « *La métamorphose du "réel" en œuvre d'art* ». Ce point est décisif. Chez André Malraux, l'art n'est pas un décor du monde. Il est ce qui transfigure le réel, ce qui le convertit en forme, en sens, en survivance. Et dans cette conversion, l'initié reconnaît sans effort une parenté. La pierre brute n'est pas niée, elle est travaillée. Elle n'est pas recouverte d'un vernis moral, elle est soumise à une discipline intérieure, une ascèse de la forme, qui transforme sans falsifier.

Sophie Doudet ajoute une nuance précieuse, très utile en temps de soupçon généralisé. Elle ne nie pas les zones troubles, elle refuse simplement la manie de gratter la fresque jusqu'à la honte en oubliant la fresque elle-même. L'image est forte. Elle dit exactement l'époque, et elle dit aussi un risque bien connu en franc-maçonnerie quand on confond exigence et démolition.

Autre point qu'elle met en avant, et qui nous parle

Chez André Malraux, le refus n'est pas caprice, c'est énergie. Le refus devient moteur, et ce moteur s'arrime à la révolte, à la dignité, à la liberté tenue comme devoir. On peut lire cela comme une éthique initiatique. La liberté n'est pas une posture. C'est une charge. Elle oblige. Elle coûte. Elle compromet parfois. Et c'est précisément là que la phrase de couverture prend son poids tragique. On ne choisit pas la liberté comme on choisit une opinion. On la choisit comme on entre en engagement.

Le « *Musée imaginaire* », ou l'idée du Temple sans murs

Pour une lecture maçonnique, l'une des plus belles passerelles est peut-être celle-ci. Le « *musée imaginaire* » de Malraux n'est pas seulement une théorie de l'art. C'est une architecture intérieure, une manière de bâtir un Temple sans géographie fixe, une nef de correspondances qui traverse les siècles, les cultures, les styles.

Sophie Doudet le rappelle d'une phrase malrucienne admirable, « ***Nous ne sentons que par comparaison*** », et tout est là. Comparer, rapprocher, faire dialoguer, établir des convergences. Non pour fabriquer une doctrine, mais pour approcher ce qui demeure quand tout passe.



dématérialisation des œuvres, culture mainstream uniformisée. Là encore, la question est initiatique avant d'être culturelle. Qu'est-ce qui survit. Qu'est-ce qui résiste. Qu'est-ce qui demeure humain quand tout se copie.

Et c'est là une leçon précieuse pour nos lecteurs. André Malraux montre que le sens ne se reçoit pas. Il se construit. Il ne tombe pas du ciel. Il s'extrait du chaos par un geste humain, fragile, incomplet, mais volontaire. Un geste d'atelier.

Gisors, Templiers, trésor : l'autre André Malraux, celui des rumeurs

Mais il fallait ouvrir aussi sur l'« affaire » de Gisors, parce qu'elle révèle un autre versant du Malraux public. Le ministre pris dans une légende. Le château de Gisors est un véritable laboratoire de mythes modernes. Crypte, chapelle souterraine, coffres, sarcophages. Et surtout ce motif tenace, l'un des plus efficaces de l'imaginaire occidental. Un « *trésor des Templiers* » qui nourrit depuis des décennies la fascination collective.

Les sources convergent au moins sur un point. Dans les années 1960, l'emballement né des déclarations du gardien **Roger Lhomoy**, amplifié par la médiatisation de Gérard de Sède, conduit à des fouilles ordonnées sous l'autorité du ministre André Malraux, lesquelles resteront vaines.

ET OUEST-FRANCE LE RAPPELLE TRÈS CLAIREMENT. À GISORS, CE TRÉSOR FAIT PARTIE DU DÉCOR MENTAL, DE LA CARTE POSTALE DES « TRÉSORS INTROUVABLES », MAIS ON NE L'A JAMAIS TROUVÉ.

Le site « [Le Village des Templiers](#) » est intéressant, justement parce qu'il montre la mécanique contemporaine. On assume la légende. On la raconte. Puis on la dégonfle partiellement en expliquant que le « *vrai trésor* » est patrimonial, architectural, historique, et non pas métallique. Cette oscillation entre rêve et démenti est typique des mythes qui refusent de mourir.

Gardons aussi en mémoire la caisse de résonance que fut l'article de notre chroniqueur littéraire Yonnel Ghernaouti, « [Plongez dans le mystère : Les secrets cachés des Templiers révélés](#) », qui montre comment l'affaire s'est structurée en récit, puis en « *preuve* » supposée, puis en soupçon durable.

Quant à l'article de [Jean-Michel Cosson](#), il illustre un phénomène désormais classique. Quand les fouilles ne donnent rien, l'imaginaire complotiste prend le relais et invente une confiscation, une dissimulation, un bétonnage du secret.

Et c'est là qu'une vigilance maçonnique s'impose. Templiers, trésors, souterrains sont des motifs puissants, mais aussi des aimants à fantasmes. L'INA résume bien l'enjeu. Le « *trésor des Templiers* » relève surtout du mythe, que l'on peut étudier comme fait culturel sans le prendre pour un fait historique.

Même la page « *Opération Gisors* » de [L'Œil du Sphinx](#), qui revient sur l'épisode des dégagements et des recherches, s'inscrit dans cet arrière-plan où l'événement, réel, se trouve vite recouvert par l'interprétation. (oeildusphinx.com)

La vraie cache n'est pas sous la motte

Le franc-maçon n'a pas à mépriser les légendes. Elles sont des rêves collectifs, des symboles en liberté, des miroirs de nos manques. Mais il n'a pas non plus à les servir comme des vérités. **Gisors devient alors une parabole.** Le trésor qu'on ne trouve jamais finit par révéler autre chose que l'or. Il révèle notre besoin d'initiation sans travail, de secret sans silence, de preuve sans méthode.

Et si André Malraux nous intéresse tant, y compris dans cette histoire de Templiers, c'est peut-être parce qu'il nous apprend ceci. Le trésor n'est pas ce qui est enterré. Le trésor est ce qui transforme. L'art, la mémoire, la parole, la résistance, tout ce qui fait passer l'humain de la fascination à la conscience. Le reste est folklore, parfois charmant, parfois dangereux. À nous de tenir la lampe du discernement, sans éteindre la part de nuit qui fait aussi la beauté des récits.

À Gisors, le trésor des Templiers est peut-être l'objet le plus fidèle de la légende

On le cherche, il se dérobe, et ce manque travaille les imaginations plus sûrement que l'or. André Malraux, lui, nous apprend à déplacer la quête. Le secret véritable n'est pas une cache scellée sous une motte, ni une crypte qui prouverait enfin ce que nous voulons croire. Le secret, au sens initiatique, n'est pas un butin. C'est une conversion du regard. Entre la fascination et la méthode, entre le récit qui flatte et le symbole qui oblige, il nous revient de choisir la lumière du discernement. Car le vrai trésor ne s'exhume pas. Il se taille, patiemment, en soi, jusqu'à devenir présence.

Pour aller plus loin dans le dossier « *Mystérieux Malraux* »

Dans ce dossier, la Revue des Deux Mondes compose un portrait en mosaïque, où l'homme apparaît moins comme une statue que comme une énigme en mouvement.

Sophie Doudet ouvre le bal avec l'idée centrale d'une vie tendue vers la métamorphose, et d'un art qui transfigure le réel plutôt qu'il ne l'illustre. **Robert Kopp** en éclaire le versant « *farfelu* », ce mélange de panache, d'improvisation et d'inattendu qui fait aussi la force d'un destin, et parfois son trouble. L'entretien avec Alain Malraux, conduit par **Charles Ficat**, ramène le personnage à l'intime, à la paternité, aux fidélités et aux angles morts d'un père « généreux », donc complexe. **Julien Donadille** restitue l'« *intellectuel en actes* », celui qui ne sépare pas la pensée de l'engagement, quitte à en payer le prix. **Alexandre Duval-Stalla** explore un Malraux « *anti-éditeur* », indocile aux cadres, aux institutions, aux normes littéraires, comme si l'œuvre devait demeurer un risque. Jean-Michel Djian ressaisit la relation au Général, avec ses hauteurs, ses étrangetés, cette proximité qui tient autant à la politique qu'à une dramaturgie de l'Histoire. **Hervé Gaymard** nuance ensuite la séquence Pompidou, amitié réelle mais « *délitée* », révélatrice des tensions de pouvoir et des fractures de génération.

Bruno Fuligni, avec le florilège « *dans l'Hémicycle* », fait entendre le Malraux orateur, celui qui taille la langue comme une pierre, et qui cherche l'élévation dans la phrase publique. **Jean-Claude Perrier** suit la fascination paradoxale pour l'Inde, entre attirance spirituelle et résistance à l'exotisme facile. **Philippe Delaroche** aborde la relation à la Chine de Mao, miroir des illusions du siècle et des ambiguïtés de l'action. **Sébastien Lapaque** revient à Angkor, à la théorie, au temple, à la ruine habitée, là où l'art et le sacré se frôlent. **Stéphane Guégan** met en lumière la correspondance Picon-Malraux, « *d'une cordée à l'autre* », fraternité d'intelligence et discipline du regard. **Catherine Van Offelen** pose enfin une question décisive, presque initiatique, en opposant culture et art, comme si la première pouvait parfois étouffer le second. **Pierre Sellal** conclut sur l'héritage, avec la Fondation de France, et rappelle qu'André Malraux, au-delà du mythe, laisse des structures, des impulsions, des prolongements. Au total, le dossier ne résout pas l'énigme : il l'organise, il la rend lisible, et il montre que le « *mystérieux Malraux* » est peut-être d'abord l'homme que ses contradictions empêchent de se fermer.